

ne retentissent plus, comme autrefois, du bruit des vers, et il ne vient jamais à une maîtresse de maison l'idée de faire entendre une belle ode ou une idylle bien faite entre une sonate de Beethoven et une partie de whist. Autrefois, il n'en était pas ainsi ; il manquait quelque chose à une soirée quand les Muses en étaient absentes. On ne rencontre plus aujourd'hui, comme jadis dans toutes les professions, de ces hommes érudits et lettrés, qui avaient au service de leurs amis et des sociétés qu'ils fréquentaient, un répertoire de beaux vers qui tombaient comme des perles de leurs lèvres chaque fois qu'elles en étaient sollicitées.

Enfin, les poètes eux-mêmes, pénétrés du sentiment de cette décadence, la proclament et l'acceptent comme un fait nécessaire et une inexorable fatalité ; tout comme les prêtres d'une religion qui s'éteint, subissent, en dévorant leurs larmes, la désertion de leurs autels et de leurs dieux. N'avons-nous pas vu récemment tomber de la plume auguste qui écrivit les *Méditations*, l'arrêt de mort définitif de la poésie et des vers ? Oui, cette sentence, je dirais presque ce blasphème, a été proféré par celui dont la seule et vraie gloire durable sera dans ces vers immortels que nous légua sa jeunesse, et que rien dans sa vie n'a égalé depuis, quoi qu'il en pense et dise. Dans ses *Entretiens littéraires*, tome I^{er}, n^o 4, M. de Lamartine déclare « que la poésie, ou du moins la langue poétique, a fait son temps, et qu'elle ne sied plus à l'état intellectuel du monde moderne. La prose est une possession de l'avenir, c'est la véritable langue des civilisations avancées, la seule sérieuse, la seule digne du progrès du monde. Les formes rythmiques sont usées et puérides ; elles ne conviennent qu'aux peuples primitifs et neufs qui ne peuvent séparer la musique de la poésie, et qui ne sentent point l'une sans le concours de l'autre. »

Voilà, en substance, ce que dit M. de Lamartine.